

au-Père; saint Jean Baptiste, M. Dupil, pilote, Lévis; saint Pierre, apôtre, M. le chanoine P. J. Saucier, supérieur du séminaire de Rimouski; saint Mathieu, M. Meloche, décorateur de l'église, de Montréal; saint Vincent de Paul, M. le chevalier E. Martineau, de Québec; saint Charles Borromé, Mgr Chs. Guay, Prot. Apost., de Sainte-Anne de Ristigouche.—*Le Messager de Ste-Anne.*

*Société de colonisation de l'archidiocèse de Montréal.*—Les zéloteurs de la société de colonisation de l'archidiocèse de Montréal, doivent, selon les règles de la société, remettre avant le 2 novembre prochain, au zéloteur général de la branche locale à laquelle ils appartiennent, leurs listes de colonisation, et aussi, l'argent qu'ils ont reçu des membres de leurs dizaines. Toutes les listes distribuées en 1886, même celles qu'on n'aurait pas pu remplir, doivent être remises au même zéloteur général.

Le Rév. Père J. B. Nolin, S. J., prédicateur diocésain de la colonisation, passera en novembre chez Messieurs les zéloteurs généraux des églises et des maisons d'éducation de l'archidiocèse pour y régler définitivement avec eux les comptes de la société de colonisation pour l'année 1886.

Le R. P. Nolin profite de l'occasion pour annoncer qu'à l'avenir il sera au collège Saint-Marie, rue Bleury, Montréal, le vendredi de chaque semaine, pour y recevoir ceux qui désireraient lui parler au sujet de la colonisation. C'est à ce même Collège que toute lettre ou communication doit lui être adressée.—*La Presse.*

*L'Angleterre catholique.*—Le 7 septembre, à Arundel (Sussex), douze sœurs Clarisses, de la maison de Lonars, prenaient possession du monastère offert à leur piété par la générosité du duc de Norfolk, et construit sur les domaines du château, dans un endroit ombragé et solitaire, à un mille environ de la résidence ducal. Un grand nombre de prêtres, de religieux, de religieuses et de laïques, avaient accepté la gracieuse invitation qui leur avait été adressée par l'illustre donateur. Aux côtés du duc et de la duchesse de Norfolk, se trouvaient lord Edmond Talbot, frère, et ladies Mary et Marguerite, sœurs du duc. La messe a été célébrée dans la chapelle du nouveau couvent par Mgr Bult, ancien curé et chanoine d'Arunde aujourd'hui évêque de Southwark. Puis le père Vaughan, des Bénédictins de Fort-Augustus, a exposé, dans un éloquent discours, le principe qui anime les pauvres filles de Sainte-Claire, leur genre de vie, les récompenses qu'elles s'assurent par la pratique du renoncement, les grâces qu'elles attirent sur l'Eglise et sur leurs bienfaiteurs. Il a rendu un juste hommage à la fondatrice Mme la duchesse de Norfolk, née Clifton, dont la famille a la gloire de compter trente-cinq Clarisses. Après le sermon, il a été procédé à la bénédiction des différentes parties du monastère. La cérémonie de la clôture a été des plus touchantes. Une petite fille, parente d'une des religieuses, a, dans une corbeille de fleurs, présenté les clefs du monastère qui furent aussitôt remises à la mère abbesse par la duchesse. Celle-ci, après avoir adressé en pleurant un dernier adieu aux généreuses filles de Sainte-Claire, sortit avec les dames qui l'accompagnaient, et les portes se fermèrent pour toujours. Ce spectacle, au sein de cette Angleterre, si longtemps rebelle au

culte, à l'enseignement et aux vertus héroïques du catholicisme, a produit une impression profonde, en même temps qu'il témoignait d'une résurrection de l'esprit séraphique autrefois si vivant dans ce pays.

*Bénédiction des drapeaux du régiment Royal-Irlandais, en Angleterre.*—Un fait tout récent montre combien les idées se sont modifiées en Angleterre au sujet du catholicisme.

Il y a quelques jours de nouveaux drapeaux étaient distribués au régiment Royal-Irlandais. La plupart des soldats de ce régiment étant catholiques, la bénédiction des drapeaux, sur l'invitation expresse du ministre de la guerre, a été faite par un prêtre catholique, M. J. O'Flaherty. C'était la première fois que pareil fait se produisait depuis la Réforme.

*Un signe des temps.*—La scène se passe dans une grande gare de chemin de fer en France.

Je ne parle pas, bien entendu, des inconcevables violences que des voyageurs autrichiens ont eu dernièrement à subir en traversant Lyon, pour se rendre à un pèlerinage célèbre, mais d'un fait plus récent, qui s'est produit contre des compatriotes et dans un département voisin. Scène pénible, écœurante, et qui montre bien ce que sont devenus déjà, sous l'influence délétère des moralistes du jour, les sentiments nobles et généreux, si profondément enracinés jadis au cœur de la nation française.

Un train s'est arrêté dans la gare, contenant parmi les voyageurs un assez grand nombre de soldats isolés en uniforme. Arrive, en sens inverse, un train de pèlerinage qui s'arrête également; beaucoup de femmes et d'enfants, des malades et des infirmes portés à bras, de pauvres êtres misérables et chétifs que la science se déclare impuissante à guérir, et qui vont demander à leur foi le soulagement de leurs infortunes, l'apaisement de leurs souffrances, au moins la consolation de leurs douleurs: des faibles, dans tous les cas, respectables toujours pour quiconque a du sang français dans les veines.

A cette vue, cependant, les rires, les sarcasmes, les insultes éclatent de toute part dans le train des voyageurs et—j'ai honte de le constater—les soldats eux-mêmes se joignent brutalement à cette grossière clameur.

Pour les civils, rien à dire, et vraiment je ne m'en soucie guère.—Ces électeurs bien pensants sont dans leur rôle.—Un des leurs, qui s'appelle Goblet, n'a-t-il pas eu le cynisme d'insulter, récemment encore, du haut de la tribune française, nos croyances chrétiennes les plus respectables! Ce petit homme, ministre de passage, n'oserait certes pas—et pour cause,—commettre pareille inconvenance ailleurs qu'au Parlement et sûr de l'impunité. Gens mal élevés, voilà tout, c'est la note caractéristique des puissants du jour; et leur clientèle doit s'y conformer pour avoir sa part du gâteau. Mais des soldats français, assez lâches pour insulter des femmes, des prêtres et des infirmes, c'est là un fait nouveau, un symptôme, un signe des temps. J'en rougis pour le glorieux uniforme de mes jeunes années, j'en rougis pour les conscripts de ces vaillants soldats que j'ai eu l'honneur de conduire au feu, et qui ne savaient pas, ceux-là s'attaquer aux faibles.

On aurait vu beau jeu, en vérité, si les pèlerins avaient seulement essayé de chanter un psaume;